



Note d'éducation permanente
de l'ASBL Fondation Travail-Université (FTU)
N° 2016 – 10, juillet 2016
www.ftu.be/ep

ART BIZZART

Quelques clés pour « entrer » dans l'art plastique contemporain

« C'est du n'importe quoi ! » ; « Ma fille de 8 ans peut faire la même chose » ; « C'est même pas beau » ; « On n'y comprend rien » ; « Et dire qu'il y a des gens qui payent pour ça ! » ; ... Voilà une brève compilation de ce que disent certains (la majorité ?) de mes ami/e/s lorsqu'est évoqué l'art contemporain. Il ne fait guère de doute que leur point de vue soit partagé par une large frange de la population. Je ne peux pas leur donner tort. Et pourtant...

Pourtant, moi-même je consacre volontiers une partie de mes loisirs à circuler dans des installations d'art contemporain – si ce sont des loisirs et que je le fais, c'est que ça me plaît. Tout ne me plaît pas. A vrai dire, ce n'est qu'une minorité de ce par quoi je passe qui attire mon intérêt – je dirai un quart. Et, là dedans, les plaisirs retirés sont de natures très différentes : il y a ce que je trouve immédiatement beau, tout simplement ; mais aussi des travaux qui créent des émotions ou qui « donnent à penser » ; sans oublier les gags invraisemblables qui (me) font rire de bon cœur.

L'écart entre les appréciations des amis qui n'aiment pas l'art contemporain et le plaisir personnel que j'y trouve – alors que, comble du paradoxe, je suis plutôt assez d'accord avec les diagnostics des amis - ouvre quelque chose comme une béance. Sans trop savoir pourquoi, j'ai envie de convaincre – dans l'espoir que peut-être, de-ci de-là, l'un/e ou l'autre sera tenté/e de commencer à son tour l'exploration d'un chemin dans ce très étrange territoire.

Exercice de « sociologie hors piste », qui mélangera allègrement l'objectivité froide à la subjectivité débridée.

LES ÉLÉPHANTS À LA MER

Un jour de canicule. Plage de La Panne. Très longue. Là-bas, quelque chose se passe. Se rapprocher, pour voir. Incongru : une série de sculptures de bois, très belles, représente un troupeau d'éléphants stylisés se dirigeant vers la mer. Elles n'y font pas que décors : les gens sont intrigués, s'approchent, touchent. Certains grimpent sur le dos d'un animal pour s'y faire prendre en photo – pas que les descendances ! D'autres encore s'approchent en adultes qui retrouvent le geste si typique des enfants : montrer du doigt à son compagnon, son amie, sa belle-mère,... C'est simple. C'est beau. Les humains sont intrigués, heureux. Des inconnus l'un à l'autre se sourient, sans souci de langue, d'habillement, de couleur de peau. Pour moi, c'est un coup de cœur : l'art contemporain dans ce qu'il a de meilleur¹.

Ultérieurement, les éléphants ont été achetés par le zoo d'Anvers : ils y ont perdu de leur incongruité, fussent-ils devenus un bel élément du décors. Ce qui a sens dans un contexte peut prendre autre sens, ou perdre sens, dès lors que le contexte change.

L'ATTAQUE DU VILLAGE

On se retrouve dans un très gros événement d'art contemporain, la « dOCUMENTA »² qui se tient tous les 5 ans à Kassel, en Allemagne, et ce depuis 1955. A l'époque, ce fût créé en sorte de réconcilier les Allemands avec ce qu'une période précédente de leur Histoire avait qualifié « d'art dégénéré ».

On nous amène dans un bois. Une petite clairière offre une quinzaine de sièges installés dans ce qui est plus ou moins un cercle. S'asseoir et attendre dans le silence. Honnêtement, je commence par me faire une opinion pas très favorable : « Bon, c'est cuit, on nous fait passer pour œuvre le cercle des caisses – sièges dans une clairière. Ou alors ce serait le fait d'écouter en silence les bruits de la nature ? Ou peut-être encore l'œuvre est-elle la juxtaposition des deux ? ». Pourtant, après quelques instants, les piailllements d'oiseaux et l'un ou l'autre léger froissement de feuilles laissent entendre que, loin mais proche, un groupe d'humains est en mouvement. Puis les oiseaux se taisent. Il y a des cris qui ne sont que claquements d'ordres. On devine un groupe menaçant en approche. Rapidement ! De tous les côtés à la fois ! C'est de plus en plus près ; on entend les branches piétinées qui craquent. Un nouvel ordre. Bruits de fusils et de mitraillettes comme on les prépare avant l'assaut. Petit pas de course, souffles courts : nous sommes civils innocents, ébahis, désarmés, cernés, qui allons être attaqués, et ne savons pourquoi.

L'affaire s'arrête là. L'œuvre³ consistait donc en cette stupéfiante expérience sensorielle, retransmise à l'aide d'une multiplicité de baffles discrètement répartis dans les arbres, les herbes, les buissons. Même courte – c'est l'affaire d'un quart d'heure - l'expérience est d'une extraordinaire puissance : on pouvait s'y croire ! Vraiment ! Genre que, si ça m'arrivait dans la vraie vie et que miraculeusement j'en réchappais, je me découvrirais bien une vocation de demandeur de protection et d'asile ! A tout le moins, cela donne à penser.

¹ « You can buy my heart and my soul », oeuvre de Andries Botha (Afrique du Sud), exposée dans le cadre de « Beaufort 2006 », triennale d'art contemporain à la côte belge.

² On met des majuscules à « dOCUMENTA », sauf la première lettre. Les exigences de l'art peuvent se nicher jusque dans les détails.

³ Oeuvre de Janet Cardiff et George Bures Miller (Canada), présentée en 2012 à la dOCUMENTA 13.

NOUVELLE PLACE COMMUNALE

Il n'y a pas si longtemps, une commune à la notoriété entretemps devenue planétaire pour des raisons malheureusement autres qu'artistiques – pour tout dire, celle où j'ai le plaisir d'habiter – a complètement refait sa place communale. A cette occasion, « place » à l'installation d'une œuvre d'art contemporain. Un énorme monolithe de 12,5 tonnes, en pierre bleue du Hainaut, a été amené par péniche sur le canal. Gros ramdam de grues et de transports pour amener ladite pierre sur la place. Quelques semaines durant, l'œuvre est sculptée sous les directives de l'artiste choisie⁴ : il suffit de passer par le chantier pour voir : c'est au vu et au su de tous. Jour final ... l'œuvre est purement et simplement enterrée⁵ ! Je n'y étais pas : on m'a rapporté que ce fût sous les huées et sifflets. La justification de l'artiste, qui n'est pas n'importe qui dans le monde de l'art, ayant été exposée jusqu'à New-York : il s'agit de créer une légende. Au fil du temps, la mémoire collective se souviendra que « quelque chose » est enterré, mais elle aura oublié de quoi il s'agit exactement. Des histoires vont alors commencer à se raconter et s'échanger, et par là créer du lien. Si, d'aventure, l'affaire devait ne pas s'avérer, peut-être dans quelques siècles, à l'occasion de nouveaux travaux, la sculpture sera-t-elle exhumée, créant alors une féconde perplexité. Bref, une œuvre au destin incertain : si ça ne marche pas aujourd'hui, ça pourrait marcher demain. Intellectuellement parlant, cette affaire est brillantissime ; je suis plutôt séduit. Pourtant, de savoir cette « chose » enterrée, invisible, définitivement inaccessible, je m'en retrouve épouvantablement frustré toutes les fois où je passe par-là. A part une petite trace au sol, on ne trouve absolument aucune référence à la démarche. A chaud, le jugement des réseaux sociaux a été cruel : « Moi aussi, je veux bien recevoir x € pour enterrer le vieux vélo rouillé dont je souhaite me débarrasser ! » ; « Et pourquoi on n'a pas enterré le chèque de l'artiste en même temps que son œuvre ? ».

En d'autres termes, on est à face à une œuvre qui, matériellement, n'existe plus, si ce n'est par le récit qu'on peut en faire. L'appréciation devient difficile. On n'entre dans l'œuvre « officielle » qu'en acceptant une démarche intellectuelle. Mais plus que cela est à prendre en compte. Sans doute les commentaires qui en ont été faits et les différents « happening » qui ont accompagné, en particulier par la grâce du parfum de « scandale » qui a entouré l'enfouissement, font-ils partie intégrante de l'œuvre – car l'art contemporain c'est aussi cela, « faire événement » dans l'exploration d'une limite. Donc oui : on peut trouver du sens ! Mais perplexité : si cela ne fait pas sens pour les habitants eux-mêmes, vexés de ce qu'ils lisent comme une incroyable gabegie financière dans un des quartiers les plus pauvres du pays, quel sens cela peut-t-il finalement avoir ?

Ne soyons pas trop rapide dans le jugement de ceci, qui nécessite du temps, pour vérifier qu'une « sauce prend », ou non. Si elle prend, l'œuvre s'inscrira dans le mouvement émancipateur par sa capacité à faire du lien ; si elle ne prend pas, elle s'inscrira au contraire dans l'art réservé aux seules élites. Pour l'instant, nous sommes dans l'ambiguïté.

LA CABANE AUX CHIENS

Retour à la « DOCUMENTA ». On nous propose cette fois d'entrer dans un petit enclos et d'y faire le tour extérieur d'une cabane. Dans chaque fenêtre de chacun des 4 murs, une télévision est installée, qui projette des vidéos de clebs. Je suis saisi par la plus grande des perplexités... Pourtant, à la sortie : un chapeau sur une chaise, pour recueillir quelques thunes, sous la pancarte : « Support the

⁴ Joëlle Tuerlinckx.

⁵ Enfouissement fin janvier 2015.

DOGumenta » ! Extraordinaire jeu de mot ! Dérision totale ! En quelques sortes, du « off »⁶ en plein cœur du « on » ! De l'art contemporain comme « foutage de gueule » ! J'ai bien ri, et de bon cœur⁷.

UN ROMAN DE GAINSBOURG

Evoquant le foutage de gueule me revient en tête un personnage qui, en la matière, en connaissait un fameux rayon : j'ai nommé Serge Gainsbourg. On sait trop peu que l'individu, tenant la chanson comme art mineur⁸, et se désolant d'y être confiné, s'est piqué de tâter d'un art majeur, l'écriture d'un roman. Court : 80 pages en grands caractères, qui se lisent le temps d'un trajet en chemin de fer ! Elles racontent l'histoire édifiante d'Evgueni Sokolov⁹, personnage souffrant d'un handicap aussi peu banal que très inconfortable : le constant relâchement du sphincter anal. Autrement dit : un pétomane.

Ce pitch navrant suffit à Gainsbourg pour déployer tout à la fois une écriture formelle d'une somptuosité à nous foutre des complexes, un récit d'un drôlerie à rire aux larmes et, l'air de rien, un petit traité d'art contemporain. Ainsi le récit nous relate-t-il les dégâts que provoque l'infirmité du personnage, et, surtout, son problème d'insertion professionnelle : que peut-on faire dans un tel cas, si ce n'est se réfugier dans les consolations de l'art plastique ? Ne la faisons pas trop longue et passons plusieurs épisodes. *In fine*, Sokolov invente un système astucieux qui fera sa fortune : peindre, assis sur une selle de bicyclette montée sur des ressorts à boudins, en se laissant ensuite porter par les hasards et vigneurs de la « ventilation ». Dès que mis sous verres, ces « gazogrammes » sont célébrés comme œuvres de génie par une large fraction de la critique et dès lors se vendent rapidement à des tarifs exorbitants¹⁰.

L'ART ET LE FÉCAL

Qui peut le dire ? C'est peut-être après avoir lu Gainsbourg que Wim Delvoye a trouvé l'inspiration pour son œuvre si célèbre : « Cloaca », machine fabriquée avec l'aide de spécialistes (plombier, gastro-entérologue,...) de façon à reproduire littéralement le processus digestif, de l'ingestion d'aliments jusqu'à l'excrétion d'excréments (récupérés et vendus !). En d'autres termes, une vraie machine à produire de la merde, qui fût exposée à Anvers en 2001¹¹ !

Plus sérieusement, cela renvoie métaphoriquement à ce qui est considéré comme l'œuvre fondatrice de l'art contemporain : la « Fontaine » de Marcel Duchamp, qui n'est autre qu'un urinoir renversé, posé sur socle, signé et authentifié par le créateur ! Ce n'est pas aussi récent qu'on pourrait croire : cela date déjà d'il y a un siècle, 1917, en pleine première guerre mondiale, à l'occasion du Salon des indépendants à New York. Caractéristique dudit Salon : aucun jury pour y sélectionner les œuvres ; pour être exposé, il suffit d'avoir payé sa cotisation ! Marcel Duchamp fait partie du comité de

⁶ Référence au festival de théâtre d'Avignon, qui présente un abondant « festival off » aux côtés de l'officiel.

⁷ Oeuvre de Araya Rasdjarmearnsook (Thaïlande), présentée en 2012 à la DOCUMENTA 13.

⁸ Ce qu'elle n'est pas systématiquement, loin de là. Gainsbourg, notamment, compte à son palmarès quelques bijoux d'authentique poésie.

⁹ Serge Gainsbourg, «Evguénie Sokolov», publié en 1980 chez rien moins que le prestigieux éditeur Gallimard. Disponible dans la collection Folio.

¹⁰ L'oeuvre peint d'Evgueni Sokolov n'est rien d'autre qu'une variante de ce qui fût réellement produit sur le marché de l'art, par Jackson Pollock (USA), par jets aléatoires de couleurs sur les toiles.

¹¹ Description reprise de Nathalie Heinich, « Le paradigme de l'art contemporain », Gallimard, Paris, 2014.

direction et veut éprouver le principe. Pour cela, il avance masqué, faisant proposer sa « Fontaine » par un personnage imaginaire, totalement inconnu du bataillon, signant du pseudonyme de R. Mutt, et ayant dûment payé sa cotisation. Et bingo : à la majorité, « Fontaine » est l'unique œuvre à être refusée, cachée par une cloison durant tout le temps de l'exposition ! En définitive, forcément, « Fontaine » est passée totalement inaperçue des visiteurs ! Mais Duchamp était un obstiné, qui a féroceusement travaillé à sa notoriété, usant pour cela encore de différents pseudonymes pour écrire force critiques sur lui-même dans les revues artistiques. Si bien que, lorsque la célébrité est enfin venue, quand même quelques décennies plus tard, dans les années 50, et que les amateurs ont voulu voir l'œuvre ainsi célébrée, elle avait purement et simplement disparu, sauf sous la forme d'une photographie, et personne n'a pu la retrouver depuis ! Au cas où, je vous garantis bien qu'il est inutile de venir vérifier chez moi : je n'en voudrais pas pour décorer mon living ! Toujours est-il qu'il a fallu refaire la pièce, et donc faire fabriquer un urinoir sur mesure selon le modèle de 1917 que plus aucun fabricant ne produisait en série ! Et tant qu'à faire refaire, il en a fait refaire 8, vendus à différents musées.

Bien plus tard, un autre artiste connaîtra quelques ennuis au terme d'une performance ayant consisté à souiller l'œuvre, en urinant dedans (a-t-on idée, je vous le demande !) et en la détruisant à coups de masse¹² !

NOTORIÉTÉ ET BUSINESS

On le voit : l'art contemporain est protéiforme. La création s'aventure dans toutes les voies, y compris les plus incongrues.

A un bout de la chaîne, il y a de l'argent, beaucoup d'argent ! Sauf que tout ne vaut pas de l'argent ! Pour en valoir, l'œuvre doit être la réalisation d'un artiste qui a acquis de la notoriété. Organiser des happening, des performances, créer du scandale : c'est à double sens : ce peut être consubstantiel à l'œuvre tout autant qu'inventé parce que c'est nécessaire pour construire ou maintenir une notoriété. On croise de tout parmi les artistes, du pur bénévole au richissime, en passant par le petit indépendant qui mord le diable par la queue. Les experts et les spéculateurs gravitent nombreux, qui déplacent les curseurs en faveur de certains. Avoir des articles dans les journaux, ou des séquences à la radio et la télévision aide beaucoup à construire la notoriété. Mais pour les obtenir, il faut parvenir à se faire remarquer et/ou être dans les réseaux pertinents. Lorsqu'un artiste obtient la labellisation « émergent », alors les spéculateurs entrent en piste : est émergent l'artiste que les experts (les critiques) promettent à un bel avenir, c'est-à-dire à une cote progressivement plus élevée. Ainsi d'aucuns investissent-ils sur des artistes comme sur des valeurs boursières. Un truc simple : acheter deux œuvres à un artiste émergent, et en offrir une à un musée : l'entrée en musée contribue grandement à la hausse de la cote. Il ne reste plus qu'à attendre l'emballlement pour, le moment venu, réaliser la valeur. Ainsi certains « aiment-ils » tellement l'art qu'ils enferment les œuvres acquises dans les coffres de banques new-yorkaises¹³. Sans oublier l'enjeu « m'as-tu vu » : posséder une collection est une façon de s'exhiber dans la réussite ; certains visent moins l'acquisition d'une œuvre que la possession d'un record (de prix à l'achat) dont la presse et le milieu parleront.

¹² Pierre Pinoncelli, se réclamant du dadaïsme, le 25 août 1993 à Nîmes. Cela lui valut une condamnation d'un mois de prison avec sursis et 286.000 francs (français) de dommages et intérêts. Il récidiva le 4 janvier 2006 au Centre Georges-Pompidou, ce qui, cette fois, lui valut en appel 3 mois de prison avec sursis. Entretemps, au rang des performances, il s'était tranché à la hache une phalange du petit doigt, en faveur de la libération d'Ingrid Betancourt, à l'époque prisonnière des FARC dans la jungle colombienne.

¹³ Roger Somville, entretien avec l'auteur, quelque part au début des années 80.

A l'autre bout de la chaîne : la haine que lui voue l'extrême-droite indique au moins que « quelque chose » de sociétal s'y joue. Ce propos ne signifie pas que l'art contemporain serait progressiste « par essence ». Mais, dans le maelström qu'il (dés)organise, il y a régulièrement « matière à penser », à liens, donc à cohésion sociale, voire à émancipation (ne songeons qu'à la formidable « Zinneke Parade », dont la vertu principale est d'unir fièrement d'abord ceux qui ont créé en groupe et participé, ensuite les mêmes et ceux qui les regardent).

LES 3 ÉPOQUES DE L'ART

Comme tel, l'art contemporain n'a pas vocation à « représenter » quoi que ce soit. Son « job » est d'identifier toutes les limites pour essayer de les dépasser ! Cela au moins le place en une position, au choix, révolutionnaire ou scandaleuse : il dérange, il questionne, il est vandalisé par les conservateurs, bref : il n'est pas qu'anecdotique.

La notion « contemporain » vise moins le découpage temporel de l'art que son découpage conceptuel. L'art classique est celui de la représentation figurative, dans les canons académiques. L'art moderne met à l'épreuve les règles de la figuration en sorte de permettre l'expression de l'intériorité de l'artiste : le genre a été inauguré par les impressionnistes. Quant à l'art contemporain, c'est l'œuvre d'art elle-même qu'il met à l'épreuve¹⁴. A tel point qu'il peut être énoncé : « une œuvre d'art serait contemporaine tant qu'elle demeure exposée au risque de n'être pas perçue comme de l'art¹⁵ ». On l'a vu : une œuvre peut n'avoir aucune matérialité ! Ou n'être qu'un pur concept – « l'art conceptuel » ne se joue que par une délibération arbitraire : quelqu'un décrète que le désordre de tel bureau est en réalité « œuvre », ou telle échelle placée le long d'un mur blanc avec trois outils. Evidemment, quiconque se pique d'être artiste conceptuel a besoin d'acquiescer une bonne notoriété avant d'espérer pouvoir vendre l'un quelconque de ses concepts – ne pas croire que faire fortune soit si simple ! Ces matérialités si bizarres, tout cela qui ne « représente » rien, voire qui n'existe pas : raconter, ou – mieux encore – faire raconter à propos des œuvres est une des voies majeures de l'art contemporain. Autrement dit, pour aimer, il ne faut pas forcément adhérer à de la beauté formelle : il faut apprécier qu'on nous raconte des histoires, et avoir le désir de répercuter certaines d'entre elles – l'art n'interdit d'ailleurs pas qu'on les réaménage chacun à sa sauce. Ainsi chaque légende vit-elle sa vie, courte ou longue, immuable ou transformée.

Dès lors, l'art d'aujourd'hui n'est pas que l'art contemporain : ne pas confondre ! L'art d'aujourd'hui fait coexister les artistes s'exprimant dans chacun des trois genres. Je formule d'ailleurs l'hypothèse que, lorsque je trouve une œuvre contemporaine immédiatement belle, sans qu'aucune intellectualité ne soit nécessaire, c'est parce qu'elle contient aussi en elle au moins un peu d'art moderne, voire d'art classique, l'expression d'une intériorité et/ou une élégante figuration.

POUR ALLER PLUS LOIN

Pour comprendre ce qui se passe dans le monde de l'art d'aujourd'hui, une auteure est incontournable : Nathalie Heinich, dont deux ouvrages sont particulièrement éclairants : « Le triple jeu de l'art contemporain », Editions de Minuit, Paris, 1998 ; « Le paradigme

¹⁴ La grille des 3 genres de l'art a été élaborée par Nathalie Heinich.

¹⁵ Thierry De Duve, « Petite théorie du musée (après Duchamp d'après Broodthaers », in Elisabeth Caillet, Catherine Perret (dir.), « L'art contemporain et son exposition » (2), L'Harmattan, Paris, 2007.

de l'art contemporain. Structures d'une révolution artistique », Gallimard, Paris, 2014 (Ne pas se décourager par le titre rébarbatif : l'intérieur du livre est très lisible !).

Pénétrer dans le monde de l'art contemporain est souvent gratuit : nombre d'œuvres, d'installations et de performances sont du domaine public – il ne suffit que d'être attentif à collecter l'information. Même l'art marchand a son côté gratuit : pour visiter les œuvres exposées dans une galerie, c'est simple : il suffit de pousser la porte ; il n'y a pas d'obligation d'achats ! L'inconvénient des visites de galeries : on picore des choses de manière très aléatoire – en tout cas lorsqu'on est dans la position du non professionnel. C'est pourquoi il ne faut pas non plus hésiter à pousser la porte des musées, où l'on trouve des exposés plus systématiques de ce qui se passe et des évolutions ; les musées exercent un précieux rôle de « passeurs », qui aident à comprendre les choses, et à les apprécier. Avec un paradoxe cependant : toutes non marchandes qu'elles soient, elles sont souvent contraintes de faire payer une entrée, faute de pouvoir trouver leur équilibre avec la seule subvention publique. Les tarifs ne sont pas pour autant exorbitants, sauf parfois pour de prestigieuses expositions temporaires ; par ailleurs il existe souvent des séquences de gratuité.

Une version raccourcie de l'analyse est publiée dans la revue « Démocratie », de juillet-août 2016.

Pierre GEORIS

Protection de la propriété intellectuelle : la FTU utilise le système de licences et de partage des connaissances Creative Commons

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/be/deed.fr>



Les notes d'éducation permanente sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage à l'Identique 3.0 non transposé](#).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à gvalenduc@ftu-namur.org.

**FTU – Association pour une
Fondation Travail-Université**

Rue de l'Arsenal, 5 – 5000 Namur
+32-81-725122

Chaussée de Haecht, 579 – 1030 Bruxelles
+32-2-2463851

Site éducation permanente : www.ftu.be/ep

Site recherche : www.ftu-namur.org

Éditeur responsable : Pierre Georis



Avec le soutien de la Communauté française / Fédération Wallonie Bruxelles